

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REVUE

Scientifiques, Politiques et Littéraires.

Vol. 8.

MONTREAL, MARDI, 16 DECEMBRE 1890.

N. 96

QUELQUES REFLEXIONS A PROPOS DES CONVERSIONS.

AU CATHOLICISME EN ANGLETERRE.

Suite et fin.

La foi était descendue du ciel avec son divin auteur. Sous ses yeux et sous sa main puissante elle avait grandi : d'abord ce ne fut qu'une faible semence, l'imperceptible sève ; arrosée des eaux de la grâce, elle sortit vivace du sein de la terre et crût rapidement. Ce fut au jour solennel où l'Esprit de feu lui fut communiqué, qu'elle revêtit le caractère de la force, et qu'elle reçut, avec le cachet de ses dons, l'ordre de soumettre toutes les tribus à ses lois ; l'univers entier devint son héritage ; les deux pôles en furent les bornes. Mais l'enfer a entendu la voix de l'Esprit Saint ; cette voix le fait pâlir ; et il maudit en gémissant cette Eglise dont il sait la haute origine. L'attaquer et la vaincre, c'est là toute sa pensée. Soudain les phalanges de l'abîme se forment et s'ébranlent ; la division, la calomnie, dignes satellites de sathan, sont sur l'arène, brûlant de rencontrer la foi et de se mesurer avec elle. La lumière incarnée brillait encore dans ce monde qui déjà l'Eglise éprouvait de violentes agitations ; c'est de la part de ceux qui auraient dû ne respirer que pour elle qu'elle reçut les premiers coups. Les Scribes et les Pharisiens, enfants d'un orgueil insensé, se précipitent sur elle, pour l'attaquer, la frapper et la terrasser. Vains et inutiles efforts ; la foi se rit de leurs attaques ; elle repousse sur eux les traits que leur fureur a lancés contre elle ; elle est invincible, parce qu'elle est revêtue de la force du Tout-Puissant. Ses ennemis tombent à ses pieds ; leur défaite est complète au jour mémorable, où le Christ, l'étendard de la victoire à la main, la couronne de l'éternité sur la tête, franchit, par la puissance de son bras, la barrière du tombeau, et s'élève jusqu'au trône que lui ont érigé et ses combats et ses triomphes.

Un Simon, un Nicolas, un Valentin, chefs des impurs Gnostiques, veulent marcher sur les traces des docteurs de la synagogue. Héritiers de leur haine pour la foi, ils osent eux aussi jeter des entraves dans sa voie triomphale. Mais de son souffle, elle les renverse ; et elle court à de nouveaux combats qui ne se font pas longtemps attendre. Donat paraît ; puis Arius qui est suivi de près par Macédonius. Bientôt paraissent Nestorius et Eutychès. La lutte entre la vérité et le mensonge se rengage ; plus que jamais elle est terrible. L'enfer a dressé toutes ses batteries ; il a mis sur pied tous ses suppôts. Par fois il semble triompher ; il se voit, pour un temps, assis sur le trône des empereurs. L'ignorance croît, quelques instants, sa victoire assurée ; elle salue un empire qu'elle imagine follement arrêté sur des bases solides, éternelles. Mais la foi reparaît bientôt sur l'arène dans l'attitude de la force ; elle n'était pas tombée ; elle n'avait pas même chancelé. Comme la femme de l'Apocalypse, elle s'était retirée un instant dans le désert, pour y attendre les moments de la vengeance dont le Tout-Puissant voulait écraser les impies.

L'astre du jour paraît moins brillant à son lever que ne l'avaient paru l'Arianisme, le Nestorianisme, à leur naissance ; leur berceau fut tout étincelant de gloire et de richesses ; mais cette gloire et ces richesses s'évanouirent comme une ombre fugitive ; elles comptèrent, en quelque sorte, à peine un jour de vie : les mêmes éventualités qui avaient si haut placé ces deux mensonges, les firent bientôt descendre dans la poussière, d'où ils tiraient leur origine ; le trône des Césars repoussa avec horreur l'esprit d'Arius, qui en avait partagé les honneurs pendant quelques temps : le Nestorianisme, délaissé de la faveur des grands qui l'avaient reçu à son berceau, tomba de défaillance ; il sembla n'avoir pris tant de force, et ne s'être élevé si haut, que pour faire une plus lourde chute. Assailli de toutes parts par les valeureux champions de la vérité, persécutés sous tous les points de leur empire éphémère, l'un et l'autre, avec la rapidité de l'éclair, s'enfuirent dans les retraites les plus ignorées. A peine y trouvent-ils un lieu où ils puissent dérober la honte et le dépit qui les devorent. Le temps achève l'œuvre déjà si avancée de leur destruction. Quelques années sont à peine écoulées, que déjà Arius est tombé dans l'oubli. Nestorius, comme Arius, est renversé ; toutefois il échappe à une ruine totale dans un petit nombre de ses partisans, qui ne comptent parini les hommes que parce qu'ils ont su se soustraire à l'œil pénétrant de l'Eglise. Que dis-je ? l'Eglise les a vus ; mais elle les a méprisés. Elle a voulu les épargner, afin qu'ils témoignassent, pendant toutes les générations futures, par leur état d'humiliation extrême, des victoires qu'elle a remportées sur eux.

Qu'on change les temps et les noms, et on retrouvera dans les hérésies

des premiers temps, comme sur un fidèle tableau, l'histoire véritable du protestantisme du seizième siècle. De part et d'autre, identité parfaite d'origine : mêmes succès dès le berceau ; même rapidité de propagation. Le protestantisme était né au sein des passions ; elles-mêmes l'avaient allaité ; et avec le lait, lui avaient communiqué leur vie, la division et la destruction. Soutenu de la puissance des princes, il aurait crû rapidement, ainsi que le fleuve qui se grossit, à vue d'œil, après l'orage, par les abondantes eaux que lui apportent ses tributaires. Les barrières les plus fortes se brisent devant lui ; il se joue, avec mépris, de tous les obstacles dont on essaie d'entraver sa course. C'est un colosse toujours grandissant, qui menace de remplir l'univers entier ; un conquérant indomptable qui étend son sceptre de fer sur toutes les nations auxquelles il veut imposer sa loi. Mais le Seigneur des armées, des volontés inscrutables de qui il a été, sans le soupçonner, le terrible ministre, fixe des bornes à ses immenses envahissements ; tu ne passeras pas ces limites, lui a-t-il dit au jour de sa naissance comme autrefois il l'a fait entendre à l'Océan, en terminant l'étendue de ses domaines.

Aujourd'hui le fleuve a atteint le terme de sa course ? sa mission de vengeance est remplie ; à lui de rentrer dans le séjour des ténèbres, d'où il est sorti. Le germe de la mort qu'il a reçu dans son sein, alors qu'il a surgi au milieu des hommes, et qu'il y a tenu caché à l'œil de la réflexion, maintenant est en voie de développement ; et ce développement, en dépit de ses efforts incessants pour le réprimer, va se manifestant avec une étonnante rapidité. Ce géant qui, au sortir de son berceau, a marché si vigoureux, commence à chanceler ; à sa vigueur première a succédé une faiblesse dont il est facile de découvrir la cause. Son bras naguère encore chargé de nombreux lauriers, s'est énervé, et les laisse tomber sur la poussière. Aujourd'hui cédant à la violence des secousses auxquelles ses ennemis l'assujétissent, en proie à des paroxysmes effrayants, il attend, penché sur le bord de la tombe, un Amalécite qui mette fin à ses humiliations en traçant le fil de ses jours. Le temps des espérances pour lui est écoulé. Il a vu ses lauriers se flétrir, ses conquêtes lui échapper ; des efforts mille fois renouvelés n'ont pu le retenir sur le déclin de sa chute. Livré à l'angoisse, au désespoir, il pousse des soupirs qui viennent expirer impuissants sur ses lèvres teintes des couleurs de la mort. Il frémit de rage contre sa rivale ; mais que peut-il contre elle ? Son jugement a été prononcé : il faut qu'il périsse, et il périra ignominieusement. C'est le dragon de l'Apocalypse, arrivé au terme de ses persécutions. Déjà à ses oreilles retentit le bruit des chaînes que lui a forgées le Tout-Puissant. Encore quelques années, et elles lui auront été imposées. Encore un temps et un temps, et il aura été cloué au rocher de l'enfer.

Telles doivent être les pensées de tout esprit scrutateur, qui, à la faveur de l'histoire des luttes de l'Eglise contre l'hérésie, a appris à suivre la marche de l'erreur dans ses voies tortueuses. Ces pensées, ajoutons-le avec complaisance, se changent en certitudes à la lucur des oracles évangéliques ; le ciel et la terre passeront, mais les paroles prophétiques qu'ils renferment ne passeront pas. Il est écrit en caractères indélébiles : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon église ; et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Voilà les titres qui assurent son éternelle existence ; c'est le bras appuyé sur ce céleste oracle, qu'elle proclame, à la face de l'univers, sa haute origine ; sa jeunesse, comme celle de l'aigle, sans cesse renaissante, lui présage une vigueur que le froid des ans respectera à jamais. Les siècles passeront devant elle, comme pour sauver son éternité.

Voyez-la, cette église, fille de la vérité ! Avec quelle vélocité elle parcourt les terres et les mers ! Avec quelle autorité elle exerce partout les droits de sa puissance ! Est-il un point du globe où elle ne soit descendue, un peuple qu'elle n'ait visité, un pays où elle n'ait un culte et des adorateurs ? La science s'est déclarée sa fidèle auxiliaire ; elle lui montre du doigt la route qu'elle doit parcourir ; enfin, elle n'étend les limites de son empire, que pour reculer celles de ses possessions. Elle vit au fond du désert, comme sur les bords de l'Océan, sur les montagnes, comme dans les vallées. Le noir Africain et l'orgueilleux sujet du Céleste Empire la saluent, le front courbé vers la terre. Le voluptueux Mahométan et le stupide habitant de l'Australie désabusés, le premier des doctrines honteuses de l'Alcoran, le second des révoltantes abominations de l'idolâtrie, vont avec le sourire de l'amour, l'épouse du Dieu trois fois saint, assise à leur côté, leur annoncer la bonne nouvelle du salut. La douceur de son joig leur ravit le cœur de l'enfant de la forêt, lui que l'esprit infernal enchaînait dans ses fers impurs ; il chérit au-

jour d'hui celle qu'il ne connaissait pas, parce que jamais l'éclat de ses charmes n'aurait brillé à ses yeux. . . Soumis à sa loi sainte, il fait sa volonté ; l'accomplissement de sa volonté est le principe de sa gloire, la source de ses plus douces jouissances. Qui, disons-le bien haut, avec l'accent de l'assurance, l'Eglise, sortie toute puissante du sein même de la puissance, jouit du beau spectacle que lui offre un avenir tout resplendissant de gloire et de vie. Son autorité s'identifie avec celle de son divin auteur ; son empire, non plus que le sien, n'est capable d'être circonscrit par des limites : il doit, comme le sien s'étendre d'un pôle à l'autre.

Que le chef des esprits rebelles s'élève, avec une nouvelle fureur, contre l'Eglise du Christ. Qu'il mette de nouveau sur pied ses infernales phalanges, pour tenter de nouvelles chances de succès ; l'Eglise se rit de ses efforts insensés. Que l'orgueilleuse maîtresse des mers essaie d'arracher au sommeil, les gardiens de la Jérusalem protestante ; qu'elle leur impose l'armure de la résistance ; son fanatisme ne saurait renier des bras appesantis par la vieillesse, ni raviver des cœurs où ne bat plus le désir de la victoire. Si l'hérésie, par fois encore lève la tête, au milieu des ruines de son empire, c'est pour témoigner de sa faiblesse : c'est pour signaler les triomphes d'une rivale qu'elle méprisait, au jour de sa gloire, et qui aujourd'hui, armée des foudres du ciel, a pour mission de la précipiter au fond de l'abîme. Comme l'agonisant qui, pour reténir une vie qui va lui échapper, s'attaque à tout, elle porte, d'une main débile, des coups sur tous ceux qui l'environnent encore. In-sensée ! elle ne songe pas qu'ils retombent sur elle ces coups inspirés par le désespoir, et qu'elle mine de plus en plus son frère édifié, alors même qu'elle croit, par une démonstration solennelle de rigueur, pouvoir en soutenir les fondations. Une de ses pierres angulaires a été frappée ; renouée violemment de sa place par le choc qu'on lui a donné, elle va sans doute tomber sous l'action du torrent impétueux, qui pousse vers Rome, et finir par renoncer désormais à toute relation avec une Eglise dont la décadence devient, de jour en jour, plus visible. L'erreur va, selon toute apparence, rencontrer un nouvel adversaire dans celui qu'elle exaltait naguère, avec tant d'orgueil, comme sa force et son appui ; son fils le plus dévoué se montrera le plus acharné à la détruire ; ce qu'elle perdra de sympathie, lui l'obtiendra. Par la grandeur de sa réputation, M. Pusey exercera, parmi ses frères, une autorité dont la sphère d'activité sera incommensurable.

Ajoutons la dernière main à ce tableau des ignominies du protestantisme anglais ; donnons le trait le plus capable de faire comprendre aux esprits les plus susceptibles de préjugés une plus parfaite assurance de sa défaite. Ici, ce n'est pas une espérance dont nous aimerions, à nous bercer, que nous présentons à nos lecteurs ; c'est une vérité que nous sommes en droit de faire briller à leurs yeux. L'antagoniste le plus digne de l'homme que le puseisme proclame son principal auteur, le valeureux défenseur des prérogatives de l'épiscopat anglican, l'auteur de plusieurs de ces productions tant vantées, appelées *Tracts for the Times*, Newman, disons-le, cédant enfin à une conviction profonde, vient de se soustraire au contrôle de l'université, pour se ranger sous les drapeaux de l'Eglise de Rome. Sa défection sera vivement sentie par l'Etablissement, son exemple devant déterminer plus d'un esprit, persuadé de la vérité de la foi catholique, mais faible et timide, à franchir enfin les obstacles dont des vues d'intérêt personnel avaient entravé, depuis longtemps, la voie que la grâce lui traçait. La démarche du Dr. Newman est un fait plein d'intérêt ; elle sera, nous l'espérons, une vive étincelle destinée par la Providence à allumer un grand incendie, où iront se fondre les volontés des enfants de la glorieuse Albion avec celles des millions de fidèles que le catholicisme compte dans son sein.

Que la perspective des triomphes de l'Eglise fasse la joie du catholique ; qu'il le contemple avec la complaisance de l'amour, comme la mère de la plus belle et de la plus nombreuse des familles ; placé sous son égide, à l'ombre de sa droite, qu'il repose, avec la sécurité de l'enfance, sur son sein maternel. L'ours du Nord pourra gronder autour d'elle, le tigre de l'Orient l'effrayer de son cri redoutable et oser même l'atteindre ; mais jamais ni l'un ni l'autre ne la soumettront à leur empire. Terrible comme une armée rangée en bataille, elle déjouera tôt ou tard tous leurs projets de destruction, et renversera sur eux les batteries dressées contre elle. La chute de tyran de l'Espagne vient corroborer la force de nos paroles ; il se riait, l'impie, de la puissance de l'Eglise ; son front avait ceint le bandeau de la victoire, qu'il croyait follement avoir remportée sur elle ; il imaginait son empire assuré. Aujourd'hui qu'on voit où est l'impie ! son trône, comme l'insecte éphémère, a brillé un jour ; et, le lendemain, il n'était plus. L'arme toujours victorieuse de la foi, la prière, a su, en un clin d'œil, renverser ce colosse, et mettre par là en défaut tous les calculs de l'impie. Cette arme si terrible par les coups qu'elle frappe, mais si bienfaisante dans les effets qui la suivent, n'est pas remise dans son fourreau ; le ciel voit les instants où il doit la faire servir de rechef à l'exécution de ses volontés suprêmes. Jugeons comme bien prochaine l'heure où elle doit s'appesantir sur l'ours du Nord. Lui aussi, comme le tyran de l'Espagne, apprendra qu'on ne s'attaque pas impunément à la fille de la vérité. De ses propres mains il creuse le tombeau où elle le précipitera avec les satellites de son oppression schismatique. V.

ENCORE QUELQUES RÉFLEXIONS DE L'UNIVERS :

AU SUJET DE LA CONVERSION DE M. NEWMAN.

La lettre du Dr. Pusey, au numéro précédent, renferme des aveux précieux, des paroles qui nous remplissent d'espérance et des contradictions qui pourront paraître étranges, mais qui ne nous surprennent pas. Il y a quel-

ques années que celui dont le docteur Pusey déplore la perte n'eût fait ni plus mal ni beaucoup mieux. Si la lumière surnaturelle de la grâce eût brillé sur l'esprit du célèbre professeur d'hébreux avec l'éclat dont elle a éclairé M. Newman, il ne chercherait aujourd'hui ni à rassurer ses frères contre le coup qui frappe l'anglicanisme, ni à relever leur courage abattu ; il serait agenouillé au pied du même autel que son ami. Sans chercher à pénétrer les mystérieux desseins de la Providence, qui sait toujours disposer si à propos des événements ; il est permis d'espérer que les hommes qui ont si glorieusement coopéré au grand mouvement qui ramène l'Angleterre à la vérité, recevront chacun leur récompense quand l'heure en sera venue. En attendant, respectons leurs conversions et cherchons à les éclairer, à les gagner à nous en usant de cette arme chrétienne si redoutable qui faisait craindre, il y a quelques années au docteur Pusey la conversion dont le ciel et la terre se réjouissent en ce moment. La prière est une arme que les combats n'émeuvent pas. Nous serions désolés de jeter le trouble dans l'âme du docteur Pusey ; mais il peut être certain que les personnes pieuses qui ont adressé au Ciel d'ardentes supplications pour obtenir la conversion de M. Newman ne se laisseront pas de prier tant qu'il y aura une âme à gagner à Dieu. Aujourd'hui surtout que leurs prières ont été entendues et qu'elles sont encouragées par le succès, elles s'adresseront au Ciel avec plus de piété, avec plus de confiance et, espérons-le, avec autant d'efficacité.

Mais n'est-ce pas un témoignage éclatant rendu à l'Eglise catholique que de reconnaître aux prières de ses enfants la puissance dont le docteur Pusey redoutait les effets ? Est-ce que Dieu écouterait avec tant de faveur des prières qui ne lui seraient pas offertes dans des conditions de sainteté indispensables pour qu'il les exauce ? Les disciples de l'anglicanisme se sont aussi adressés au Ciel ; mais n'est-il pas extrêmement remarquable que ceux d'entre eux qui priaient davantage et avec plus de piété, aient reçu pour réponse à leurs prières l'ordre de passer à Rome ? L'argument que l'on peut tirer en faveur de l'Eglise catholique de l'efficacité de ses prières souffrirait pour démontrer sa supériorité sur les établissements élevés par la main des hommes, qui sont dans un état permanent de trouble, qui invoquent des nécessités pour expliquer leur condition anormale, et au sein desquels il y a si peu d'amour et de piété !

Comment concilier les témoignages de prédilection que Dieu se plaît à donner à l'Eglise anglicane avec la confusion et les malheurs que le docteur Pusey déplore ? Pourquoi lui eût-il fait éprouver une perte dont on n'ose pas dissimuler la portée, si la main toute-puissante que l'on invoque devait la réparer demain ? Peut-on supposer qu'une Eglise où l'Esprit Saint habite, laisse dans l'abandon et ne sache pas utiliser l'instrument que Dieu suscite pour sa gloire et son salut ? Il nous semble qu'un esprit logique serait plutôt arrivé à cette conclusion : qu'une Eglise qui méconnaît le grand instrument que Dieu lui envoie, méconnaît Dieu lui-même dans la personne de son envoyé. N'est-il pas naturel de penser que si Dieu a cru devoir transplanter sur un autre sol l'homme qui était entre ses mains un instrument si docile, c'est que le nouveau terrain produit des fruits plus abondants de grâce, favorise davantage le développement de la sainteté ? Si donc la piété, la sainteté, la charité se trouvent dans l'Eglise catholique, c'est sans doute qu'elle possède la vérité et qu'elle est la seule Eglise de Jésus-Christ, tandis que, de votre propre aveu, l'hérésie existe plus ou moins dans l'Etablissement que vous appelez votre Eglise.

La conversion de M. Newman, cet homme dont vous parlez avec tant de vénération, est un fait énorme, en ce qu'il apprend à l'Angleterre protestante que le catholicisme romain n'est pas ce qu'elle l'avait cru, en le regardant à travers le prisme des préjugés anglicans. Aussi dites-vous avec raison que c'est la perte la plus vive que vous puissiez éprouver, et le plus grand événement qui soit arrivé depuis que vous avez cessé d'être en communion avec les autres Eglises. Qui ! nous espérons que cet événement dessillera les yeux d'un grand nombre. Les conversions dont nous sommes témoins prouvent que les puseyistes cherchent la vérité de bonne foi, et que Dieu, suivant ses promesses, les éclaire. Mais la présence de M. Newman parmi nous devra vous aider à vous débarrasser des préjugés qui vous dominent encore. Vous avez raison de vous préoccuper de l'effet que peut avoir, dans les mystérieux desseins de la Providence, sa présence au milieu des catholiques anglais, car Dieu l'a placée dans un but de miséricorde.

Nous ne vous demandons qu'une chose, c'est de persévérer dans la résolution que vous a inspirée cet événement, celle de redoubler d'ardeur dans la prière. Priez, priez sincèrement, et nos voix s'uniront aux vôtres pour supplier le Ciel de vous tirer de la confusion et des malheurs que vous déplorez ! Récitez avec plus de confiance et de ferveur les admirables prières que M. Newman a rédigées, il y a quelques années, pour demander au Ciel la grâce d'être conduit dans la voie de la vérité et d'être ramené à l'unité ! Faites cette sainte expérience avec la même foi que lui, et vous arriverez à savoir que si Rome ne peut pas reconnaître l'Eglise anglicane comme une de ses filles, à cause de hérésies ; elle est prête à ouvrir les bras et à recevoir en communion tous ceux des enfants de cette Eglise qui renonceraient à leurs erreurs.

Il nous est impossible de comprendre la sécurité avec laquelle le docteur Pusey parle de l'avenir de l'Eglise anglicane ; il serait plus naturel de trembler et de craindre en voyant Dieu retirer de son sein les hommes qu'il lui avait envoyés pour son salut et dont elle a méconnu les enseignements. Cette retraite des justes devrait plutôt apparaître comme le signe précurseur

de quelque grand châtement ; avant de peindre Sodome, Dieu envoya à Loth, de messagers qui lui dirent : *Surge, tolle uxorem tuam et duas filius quas habes : ne et tu pariter pereas in scelere civilatis.*

CORRESPONDANCE.

[Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs la correspondance suivante. Ce morceau plein de feu et de vérité, sorti de la plume d'un des membres du nouvel Institut Canadien fait vraiment honneur à son auteur. Comme nous avons commencé à donner la traduction d'une pièce justificative en faveur des Jésuites, extraite des journaux américains, nous en retarderons la publication en faveur de la correspondance intéressante de notre compatriote. Il est juste de donner la préférence aux enfans de la patrie dans la défense d'une aussi belle cause.]

LU A L'INSTITUT CANADIEN.

Il faut mentir comme des diables, non pas timidement, non pas pour un tems, mais hardiment et toujours.

Messieurs,

Ces paroles, si dignes de Voltaire leur auteur, personne ne semble les avoir plus prises à cœur que ceux pour qui elles ont été écrites ; que les philosophes du dix-huitième siècle. En effet ils ont menti à l'envie les uns des autres, et cela, avec une effronterie si grande, si extraordinaire, qu'ils ont fait dire de leur siècle, qu'il a été sans principes, sans religion, sans Dieu. Mais c'est surtout dans leurs attaques contre la Société de Jésus que ces personnages si marquans par leurs impiétés, ont porté le mensonge au plus haut degré. Je n'entreprendrai pourtant pas, Messieurs, en traitant aujourd'hui, dans cet essai, la question des Jésuites, de réfuter une à une toutes les calomnies vomies, depuis plus de deux siècles, contre ces religieux, par cette classe d'hommes intéressés et pervers. Quoique assez facile, ma tâche serait longue, et je craindrais de vous ennuyer. Je me bornerai donc à m'efforcer, dans un discours aussi court possible, à faire tomber les préjugés funestes que la lecture de livres orduriers, comme l'est le *Juf-Errant*, aurait pu faire naître chez quelques-uns d'entre vous, contre une compagnie religieuse, objet de l'admiration, non seulement de nos pères, mais encore de tous les sages des temps derniers.

A cette fin, il me suffira, Messieurs, de vous faire voir les mérites de l'Institut des Jésuites, ses services nombreux, l'admiration dont il a été l'objet ; et surtout, la méchanceté de ses ennemis et l'absurdité de leurs accusations contre cet Institut. Mais avant que de passer plus loin, je prierais de mettre un instant tout préjugé de côté, et de vouloir bien me porter une oreille impartiale. Ceci obtenu, je hasarde de dire, tant j'ai confiance en mon sujet, qu'il faudra de la mauvaise volonté, pour ne pas être persuadé de l'innocence de ceux dont j'entreprends à cet instant de plaider la cause.

Ouvrage d'un saint, l'Institut des Jésuites, Messieurs, fut pour base une Constitution si sage que non-seulement elle reçut la sanction de l'Eglise et devint le modèle des constitutions des autres ordres religieux qui surgirent depuis en Europe, mais, qu'avec cela, elle excita l'admiration même de ses ennemis les plus acharnés ; si bien que Montesquieu dit que c'est un chef-d'œuvre de législation, et d'Alembert, que c'est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Aussi la Compagnie de Jésus ainsi régie, ne tarda-t-elle pas à grandir et à s'élever, comme un arbre vivifiant, qui eut bientôt couvert de son ombre régénératrice l'Europe entière. A peine les Jésuites y eurent-ils paru, qu'effectivement elle se couvrit de collèges, de séminaires, d'universités et de maisons d'éducation de toutes sortes. La jeunesse trouva dans les Jésuites, ses professeurs à la fois les plus zélés et les plus instruits ; et la religion, ses défenseurs les plus ardens. Mais que dis-je ? les bienfaits que produisit l'Institut des Jésuites sont inappréciables : ils ne se bornèrent pas à l'Europe, ils s'étendirent à l'univers entier : la religion compta de nouveaux saints ; le Japon, la Chine eut ses Xavier ; et le Canada admira le courage, le dévouement et l'intrépidité des Brebœuf, des Lallemand et des Garnier.

Malheureusement, cet heureux état de choses ne pouvait aller ainsi bien loin. St. Ignace en mourant, avait légué à ses disciples le modèle de la vertu ; mais il leur avait aussi légué la persécution et le martyre. « Vous vivrez longtemps, leur avait-il dit, mais ce sera en souffrant et au milieu des outrages ; » et cette prédiction n'avait pas tardé à s'accomplir. Née en même temps que les hérésies de Luther et de Calvin, la Compagnie de Jésus dut en effet et fort naturellement se trouver, dès son origine, en opposition avec elles. Aussi les hérésiarques, se voyant foudroyés par ces nouveaux soldats de la vérité, voyant qu'ils ne pouvaient rien faire contre la religion, tant que subsisteraient ces Jésuites auxquels Voltaire, le coryphée de la philosophie et de l'irréligion, fait l'honneur de donner le beau nom de grenadiers de l'Eglise ; les hérésiarques, dis-je, résolurent de tourner contre eux tous leurs efforts ; et de là une guerre à mort entre les enfans de Loyola et ceux de Luther ; de là ce nombre de libelles effrontés, lancés de toute part contre les premiers ; de là enfin, cette grande conspiration du philosophisme, du jansénisme, et de toutes les erreurs contre l'Institut des Jésuites.

Et comme ce n'était que la haine et la jalousie qui animaient les adversaires de la Compagnie de Jésus, il n'est pas étonnant qu'ils aient commencé par l'attaquer justement dans ce qu'elle avait de plus saint, de plus méritoire, dans ses missions chez les peuples sauvages. Ils osèrent, ces bonnes

gens, l'accuser d'une morale relâchée, et de plier sous tous les caprices du paganisme et de l'idolâtrie. Mais se sont là de ces accusations qui se détruisent d'elles-mêmes, de ces accusations qui ne sont propres qu'à dévoiler l'odieuse de ceux qui en font usage. Je ne m'arrête donc pas à les combattre ; car je pense bien qu'il ne s'en trouve pas parmi vous d'assez faibles pour y croire. N'y aurait-il pas en effet, lâcheté et folie pour nous Canadiens à ajouter foi à de pareilles avancées, tandis que nous avons sous les yeux les monuments de l'histoire nationale, qui attestent de la conduite de ces pères dans leurs missions ?

Mais, Messieurs, de tous les livres écrits en ces temps-là, contre l'Institut des Jésuites, les Provinciales de Pascal sont, sans contredit, ceux qui lui ont porté le coup le plus dangereux. Ecrites avec un grand talent de critique et d'ironie, ces lettres célèbres eurent, comme tout ce qui flatte les passions, une influence bien grande : l'excès même du mensonge qu'on y prodigua, leur valut du crédit ; on ne pouvait pas s'imaginer que tout y fut l'ouvrage de la mauvaise foi et de l'erreur. Comment en effet croire qu'un homme peut mentir avec tant d'effronterie ? Aussi ces lettres fameuses ne manquèrent-elles pas d'exciter l'ombrage des cours contre l'Institut qu'elles attaquaient si ouvertement. Entre autres accusations qu'on y lisait, se remarquaient celles de réicide, de l'assassinat de Henri III, et de la conspiration des poudres en Angleterre. Et ces accusations sont si graves qu'il serait peut-être à propos de les réfuter ici une à une ; mais, comme les bornes de mon discours ne me permettent pas de rentrer dans de longues argumentations, je me contenterai de vous citer les jugemens de quelques écrivains célèbres sur la question. Si ça ne suffit pas pour vous convaincre de la fausseté de ces accusations, ça suffira du moins, je pense, pour vous démontrer qu'elles sont fort douteuses, et pour vous disposer à ne pas vous prêter, si avidement que quelques-uns le font, à tout ce que la haine débite contre les Jésuites. Mais écoutez ce que dit monsieur de Châteaubriand ; il condamne à la fois tout le livre de Pascal : « Pascal, s'écrivit-il, n'est qu'un calomniateur de génie ; il nous a laissé, dans ses lettres, un mensonge immortel. » Entendez maintenant Voltaire lui-même ; il va encore plus loin, et vous ne pouvez, certes, lui supposer de partialité en faveur de la Société de Jésus : « Toutes les Provinciales de Pascal, dit-il, parlent à faux ; les desseins qu'on y donne à l'Institut des Jésuites, sont de ces desseins qu'aucune secte, qu'aucune société n'a jamais eu, et ne peut jamais avoir ; » puis il ajoute, « mais il ne s'agissait pas pour Pascal d'avoir raison ; ils ne s'agissait pour lui que de divertir le public. »

Vous voyez donc, Messieurs, combien sont faibles les accusations de Pascal contre les Jésuites, et conséquemment combien sont vaines les prétentions de ceux qui se fondent sur elles pour attaquer ces religieux, auxquels Bossuet n'a pas dédaigné de donner le nom de vénérables. Mais ce n'est pas là tout. Il est encore une multitude d'accusations qui ont été lancées à la face de la Compagnie de Jésus ; et parmi ces accusations se remarquent celle de puissance occulte et mystérieuse, d'obéissance aveugle, et de despotisme de la part du chef de la compagnie. Comme je crois que ce sont celles-là mêmes sur lesquelles on s'appuie ici le plus fort ; comme il me paraît, dis-je, que se sont celles-là qui nous ont le plus impressionnés, je crois devoir peser dessus d'une manière particulière. Et d'abord, je dirai nettement qu'elles me paraissent sinon plus, du moins aussi futiles que celles qui viennent d'être réfutées. Je dirai encore, que ce sont de ces avancées, dont on peut dire sans crainte, qu'il faut être sot pour les dire et plus sot encore pour les croire. En effet et en premier lieu, comment soutenir, par exemple, que la Constitution de la Compagnie de Jésus soit secrète et cachée, tandis qu'il est certain qu'il en a été donné maintes éditions ; tandis que chacun peut se la procurer en la demandant à un membre quelconque de la société, pourvu néanmoins, et comme le bon sens semble l'exiger, que ce membre croie celui qui la demande en état de la comprendre ; tandis, en second lieu, qu'il est certain qu'elle se trouve dans toutes les grandes bibliothèques de l'Europe. Mais ce qui m'étonne surtout, quand je considère cet avancé des anti-Jésuites, c'est de voir la manière dont se contredisent, à chaque instant, ceux qui en font usage : car il faut bien le remarquer, toujours après s'être déchainés contre cette prétendue occultité (passez le mot) de l'Institut des Jésuites, toujours dis-je, il finissent par en citer quelques passages qu'ils nous présentent, avec une grande et sainte horreur, comme infâmes et infiniment dangereux ; preuve bien claire, que toute secrète que puisse être cette Constitution, ils savent bien la trouver quand il s'agit de la décrier, et d'y trouver du mal. Mais on objectera peut-être à tout ceci, qu'il n'y a rien qui nous certifie de l'authenticité des éditions de la Constitution des Jésuites, livrées entre les mains du public. Eh bien, à ceux qui pourraient être tentés de faire de pareils objections, je répondrai qu'ils se trouvent réduits à l'état du scepticisme le plus déplorable. Car enfin, qu'on se rie si l'on veut, mais je le demande, dans le témoignage de qui croira-t-on donc, si l'on refuse de croire en celui d'un ordre approuvé par l'Eglise ; si l'on refuse de croire au témoignage d'un ordre religieux dont on n'a jamais pu convaincre un seul membre d'une grave faute quelconque ?

Et à présent, Messieurs, que vous avez vu en quoi consiste toute la force, toute la validité, de cette première accusation portée contre la Compagnie de Jésus, vous voudrez bien me permettre de vous dire que la seconde, celle d'obéissance aveugle et stupide, n'est ni moins sottise, ni moins erronée. C'est ce dont je crois que vous serez bien persuadés, quand vous saurez les faiblesses sur lesquelles cette proposition est basée : les voici : Il existe dans la Constitution de cet Institut, un article qui dit qu'on doit être « comme un ca-

dayre dans la main de son supérieur ; et c'est cet article, qui révolte si fort les fanatiques ennemis de la Compagnie. Ils s'en effraient, ces grands amateurs de la liberté, comme s'ils y étaient bien intéressés : heureusement qu'il n'y a qu'eux qui s'en plaignent, et que ceux qui y sont soumis n'y trouvent rien d'effrayant ! Toujours, Messieurs, soyez-en persuadés, cette obéissance à laquelle se trouvent soumis les enfants de Loyola, n'est pas plus grande que celle à laquelle sont soumis les enfants des autres ordres religieux auxquels on ne reproche rien : leurs ordres de lois à eux aussi contiennent ces expressions, d'être "obéissans jusqu'à ne pas achever la lettre commencée, etc." Et vous ne serez peut-être pas peu étonnés quand je vous aurai dit que cette obéissance, si stupide en apparence, reprochée aux seuls Jésuites, est plus restreinte chez eux que chez tous les autres religieux. Effectivement les autres ordres religieux ne mettent ordinairement pour restriction à l'obéissance envers les supérieurs, que les cas où ceux-ci commandent quelque chose de contraire à la foi, ou aux bonnes mœurs ; tandis que les Jésuites eux, ne sont obligés d'obéir à leur chef que quand ils peuvent le faire sans faute, même vénielles. Or que peut-on désirer de plus ? D'ailleurs, Messieurs, il me semble, et je ne crois pas me tromper, que si quelquefois la Constitution des Jésuites avait besoin d'être réformée, qu'il serait de la compétence de l'Eglise de le faire. Personne ne peut le nier, et bien, non seulement l'article de la Constitution des Jésuites qui regarde l'obéissance, mais leur Constitution toute entière a été approuvée par l'Eglise. Pas un pape, pas un concile, pas un évêque de France, à quelque exception près, qui ne lui ait donné sa sanction, qui n'ait fait l'éloge de la Compagnie de Jésus. Et certes, je pense qu'ils ont été aussi aptes et aussi à portée d'en juger que ses ennemis les plus renommés.

Or, Messieurs, l'accusation d'obéissance aveugle réfutée, celle non moins ridicule de despotisme du Général des Jésuites, ne tombe-t-elle pas d'elle-même ? C'est mon opinion ; je vous rapporterai cependant, comme nouvelle preuve à l'appui de cette proposition, ce que personne ne saurait nier ; c'est que l'autorité de ce chef de la Société de Jésus est infiniment bornée, et cela par sa Constitution même. Il y est effectivement écrit, "que le Général de la compagnie dépend entièrement du corps qu'il gouverne ; qu'il peut-être non seulement blâmé, mais même dépossédé en certains cas par la Congrégation générale ; et enfin que celle-ci peut s'assembler malgré lui ; etc." Mais c'est déjà trop sur ce sujet : ne suffit-il pas de la simple lecture de pareils énoncés pour en appercevoir tout le défaut ? Pour y ajouter foi, ne faudrait-il pas supposer que sur ces milliers d'hommes il ne s'en fût pas trouvé un seul de courage, de sens même commun ? Car enfin, quel est l'homme qui, doué du moindre esprit, de la moindre énergie, serait capable de se soumettre à une tyrannie, à un despotisme tel que celui que l'on attribue à tort au Général des Jésuites ? Ah ! il faut bien l'avouer, de pareilles imputations ne peuvent être sorties que d'imaginaires en délire !

Mais il existe encore, outre celles qui viennent d'être combattues une foule d'autres accusations contre les enfants de St. Ignace ; accusations confondues vingt fois à la vérité, comme toutes autres, mais encore répétées sans cesse de nos jours. Comme je n'ai pas le loisir de les réfuter tour à tour je me contenterai de vous montrer la folie, de l'une des plus accréditées, de celle de prêcher une doctrine impie et anti-sociale. Pour ce qui concerne les autres, je dirai sans crainte, toutes, sans exception, sont erronées et vicieuses comme tout enfant né de l'alliance, de l'envie et de la haine ; et pour ceux qui n'aimeraient pas à se prêter à cette proposition, je leur conseillerai de lire les documents de la Compagnie de Jésus, qu'ils pourront trouver, à l'excellente œuvre des bons livres. Après cette lecture, j'ose parler que, s'ils sont doués du moindre discernement, j'ose parler qu'ils seront aussi persuadés que moi, des la vérité de mon assertion. Puis maintenant pour ce qui regarde l'accusation de prêcher une doctrine impie et anti-sociale, intentée avec tant de sûreté contre la Société de Jésus, voyons ce qu'elle a de validité. Voyons si plus que les autres de même origine, elle a quelque apparence de bon sens, quelque caractère de vérité. Afin de vous montrer qu'il n'en est rien, je vous donnerai, là-dessus, l'opinion d'un écrivain déjà cité. En pareille matière on ne peut trop faire de citations de cette sorte. C'est encore Voltaire qui parle ; écoutez-le : "Pendant sept années, écrit-il, que j'ai vécu, dans la maison des Jésuites, qu'ai-je vu chez eux ? La vie la plus laborieuse et la plus frugale, toutes les heures partagées entre les soins qu'il nous donnaient et les exercices de leurs professions austères. J'en ai vu de ces milliers d'hommes élevés comme moi. C'est pourquoi, je ne cesse de m'étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corrompue."

Enfin, tout cela est bien beau, me dirait-on, mais après tout, comment se fait-il qu'un pape ait condamné cet Institut que vous trouvez si saint, si innocent des fautes qu'on lui inculpe ? Comment se fait-il encore que ces mêmes Jésuites que vous défendez avec tant de chaleur, aient été chassés de l'Europe entière ? A ceci je répondrai d'abord que tous les écrivains impartiaux du jour s'accordent à dire que l'abolition de la Société de Jésus par Clément XIV. a été une nécessité politique à lui imposée par la violence des souverains de l'Europe. Et à présent, pour ce qu'il en est de la seconde objection, celle de l'expulsion des Jésuites de divers contrées de l'Europe, je dirai qu'on n'en peut tirer aucune conclusion contre eux ; que tout y a été l'ouvrage de la haine, de la tyrannie et de l'injustice. Encore une fois, si vous voulez en avoir la preuve, je vous conseillerai de lire les sages documents de la Compagnie de Jésus : vous y verrez prouvé d'une manière bien claire qu'en Por-

gal, en Espagne et en France, comme partout ailleurs, l'expulsion des Jésuites a été opérée de la manière la plus révoltante, et cela par les trop fameux de Pomhal, d'Aranda, et Choiseul tous hommes de sanglant et tyrannique mémoire.

Et de ceci, aussi bien que de tout ce qui vient d'être dit, je crois pouvoir conclure sans crainte, que nous devons repousser comme injurieuses et extravagantes ces accusations que nous entendons tous les jours débiter contre la Compagnie de Jésus : que nous devons regarder comme tous les avancés du fameux E. Sue ; avancés dont tout le mérite se borne pour lui à les avoir embellis, mais non pas inventés : on les trouve dans les libelles, les plus anciens écrits contre l'Institut des Jésuites. Nous devons bien nous garder surtout de louer et propager les vaines déclamations des anti-Jésuites. Nous ne pouvons le faire sans ingratitude ; et en le faisant nous embrassons la cause de l'irrégion, la cause des Voltaires, des Pascal, des d'Alembert, des L. Sue. Et il me semble qu'il n'y a pas à choisir entre eux et les Bossuet, les de Maistre, les Chateaubriand, les Lamennais, les Montalembert, les Evêques et l'Eglise en général, tous apologistes et admirateurs des Jésuites.

BULLETIN.

La Minerve.—Message du président des Etats-Unis.— Jugement d'un journal Méthodiste de New-York contre les Presbytériens.— Conversion de M. Newman.— Grande assemblée pour la destruction du papisme.— Retraite de Ste. Marie de Philadelphie—Algérie.

La Minerve. On doit savoir bon gré à ce journal, des sympathies qu'il fait paraître pour les *Mélanges*. Les éloges qu'il en fait, sont voir assez clairement jusqu'à quel point il leur dévoue son estime et leur rend justice. Le petit reproche qu'il leur fait de s'être trop mêlé de politique ne me paraît pas assez fondé ; peut-être a-t-il des données que je n'ai pas, et qu'il pourrait alors parler de science certaine. Je serai cependant observer que dans le pays, les journaux français, trouvent beaucoup de difficulté pour se soutenir, témoin la *Minerve* et autres qui ont toutes les peines possibles à se faire payer d'un certain nombre qui n'est toujours que trop grand. Il a été démontré que les *Mélanges* avaient rempli leur but tant à l'égard du clergé que des autres abonnés, c'est-à-dire, que les sujets religieux, politiques et littéraires étaient à la portée, et pour l'utilité de tous les lecteurs. On ne peut et on ne doit donc pas dire, qu'ils ont manqué leur but. D'ailleurs malgré la crise qu'ils éprouvent, quoique leur fin ait été annoncée, elle n'a pas été finalement prononcée, et il reste encore quelque espérance. Car nous venons d'apprendre d'autorité certaine que plusieurs prêtres, et notamment ceux de l'archiprêtre de Chamilly, s'occupent activement d'aviser aux moyens de maintenir la publication des *Mélanges Religieux*. Certainement, si l'on nous vient en aide d'une manière efficace, nous ne pourrions pas nous refuser aux désirs du public.

—Le Président des Etats de l'Union a donné le 2 de décembre son rapport dans le message qu'il a adressé aux membres du Congrès. Il est d'une politique interminable, comme on peut le voir dans la *Minerve* qui en donne une moitié dans son numéro du 11 du présent. Le président Polk, dans la première partie du rapport commence par l'annexion du Texas aux Etats-Unis, laquelle a été faite d'un commun accord, d'après les conditions stipulées par les deux Etats et jurées de part et d'autre. Le Texas doit être admis dans l'Union sur "le pied d'égalité avec les états primitifs." Le gouvernement actuel ne sera continué que jusqu'au temps où une "constitution élaborée par une convention de députés" et soumise au Congrès, lui sera donnée. Le Président se flatte de ce que ce nouveau accroissement de territoire ne coûte pas une seule goutte de sang aux Etats-Unis. "Ça été, dit-il, l'hommage spontané de l'un et de l'autre peuple à un grand principe de notre union fédérative."

Le Président fait ensuite l'historique de la conduite pleine de modération qui a été tenue envers le Mexique de la part du gouvernement des Etats-Unis. "Il est cependant, dit-il, à regretter qu'il continue à exister entre les deux pays, des causes sérieuses de méintelligence, procédant des dommages infligés, et pas encore réparés, par les personnes et les propriétés des citoyens des Etats-Unis, pendant une longue suite d'années. Enfin, après des menaces hostiles de la part du Mexique qui n'ont abouti à rien de sérieux, le gouvernement des Etats-Unis a pris des mesures "pour savoir d'une manière certaine quelles étaient les intentions du gouvernement Mexicain." Il lui a répondu de la part du dernier "qu'il voulait renouveler les relations diplomatiques qui avaient été suspendues en mars dernier." Le ministre nommé pour cet effet est revêtu de pouvoirs suffisants pour arranger et résoudre toutes

les questions pendantes entre les deux pays, y compris celles des frontières entre le Mexique et le Texas.

Vient enfin la question de l'Orégon. Le Président regarde cette partie du continent de l'Amérique du Nord comme appartenant au gouvernement américain d'après les meilleurs titres possibles. Il engagé en conséquence le Congrès, à déterminer quelle législation il peut, en attendant, adopter, sans violer la Convention de 1827 qui est encore en vigueur. Par cette Convention, "il est requis qu'il soit donné avis d'un an par l'un des parties à l'autre, avant de terminer l'occupation conjointe, et qu'aucune puisse proclamer ou exercer une juridiction exclusive sur aucune portion du territoire." Le Président fait voir le besoin urgent d'étendre la juridiction civile et criminelle du gouvernement américain sur tous les citoyens dans l'Orégon, qui jusqu'ici ont été livrés à leurs propres ressources.

— Voici le jugement que porte un journal méthodiste de New-York contre le Presbytériens, leurs chers frères en Jésus-Christ. Quant à ce qui regarde le calvinisme, on doit croire en conscience qu'il renferme tous les éléments de la persécution. Nous connaissons que tous ses partisans, sont aussi des partisans déclarés de la persécution, et qu'en agissant d'après leurs vues, ils ont été persécuteurs eux mêmes pour mettre leur théorie en pratique. Le calvinisme n'est pas changeant de sa nature : il sera toujours ce qu'il a été une source de persécution. Nous le répétons, il ne produit pour fruit, que la persécution ; son histoire n'est que trop prouvée par l'évidence : voilà ce qu'on appelle être jugé par ses pairs ; ce ne sont point les catholiques qui sont de la partie.

— On ne peut ouvrir un seul journal, dit l'Éditeur du *Herald* de Philadelphie, sans que l'on y parle de la conversion de M. Newman qui a étonné tout le monde savant ; les uns le louent d'autres, le blâment ; quelques uns vont jusqu'à dire qu'il a perdu la tête, ainsi que beaucoup d'autres qui ont quitté dernièrement le protestantisme, pour revenir au sein de la véritable Église ; ces derniers parlent comme Festus, ce gouverneur romain qui disait à St. Paul qui paraissait devant lui : "Voire grand savoir vous fait extravaguer ;" et l'apôtre lui répond : "Je ne perds point la tête, mais mes paroles sont des paroles de vérité et pleines de discrétion." Voici ce que l'on écrivait à ce sujet à l'Éditeur du *Catholic Herald* :

Monsieur, — Comme il y a des personnes qui blâment, il y en a d'autres qui défendent le noble gentil-homme qui a jugé sage d'atteindre à son but. M. Newman nous a laissés, dit un écrivain dans l'*Étendard de la croix*, de samedi de la semaine dernière. Quant à moi je ne saurais applaudir avec ceux qui relèvent sa conduite, je suppose avec vérité que sa retraite est devenue inévitable, et qu'ainsi, il vaut mieux pour ses adversaires, qu'elle ait eu lieu. Mais je ne puis y penser, sans avoir l'âme remplie d'amertume. Nous avons perdu en lui l'un des hommes les plus éminents que notre siècle ait produits, sa piété égalait son habileté dans les sciences. Cet événement, (Hélas pour parler de lui comme s'il n'était plus) appartenait à d'autres tems plus heureux. A d'autres tems plus heureux ! quels tems ? supposons-nous, les tems des Bernard, des Anselme des Thomas, où l'on voyait briller les exemples de piété, de savoir, et d'humilité. Cet âge où le catholicisme faisait paraître les vertus de bienfaisance, de charité, et de la plus tendre piété. Cet âge qui voyait l'Angleterre catholique, paisible dans sa foi, avant que ses enfans "fussent agités ça et là par tout vent de doctrine," quand il n'existait pas de loi, pour les pauvres : quand il n'y avait pas de loi pour défendre aux catholiques d'élever leurs enfans dans la foi de leurs pères : quand il n'y avait pas de loi pour forcer l'assiduité aux exercices de religion, à part de celle qui repose dans le cœur, de ses possesseurs, loi d'amour et qui émane du Roi des Rois : dites le moi, est-ce à cet âge ; car je sais qu'il n'en est venu aucun meilleur depuis. — Est-ce à cet âge qu'appartient l'esprit et la piété de M. Newman ? Alors il est donc revenu à tous ceux qui appartiennent à ce tems — à l'Église de ce tems-là ?

— Une grande réunion de ministres qui s'est tenue tout dernièrement à Liverpool afin d'aviser aux moyens d'arrêter les progrès du Puseïsme, fille du Papisme mère des abominations, prouve une défaite complète. Notre intention était de conserver une place dans nos colonnes pour ce sujet, avec des remarques sur de semblables matières qui ont eu lieu dans un Synode de Presbytériens tenu tout dernièrement à Ports-Moult, dans la Virginie. Nous félicitons nos adversaires sur le double résultat de leurs délibérations religieu-

ses où l'on finit par avouer qu'on ne possède aucun moyen d'arrêter le progrès du Papisme !

— La retraite qui a eu lieu dans l'Église de St. Marie de Philadelphie et qui a duré depuis le 16 jusqu'au 23 du mois passé, a été fréquentée par des milliers de personnes qui montraient la plus grande ardeur pour en suivre les exercices. Le R. Père Verraghan faisait les instructions dans un style noble, simple et affectueux, et capable de faire impression sur les assistants : deux mille personnes ont été admises à la sainte communion.

— Voici ce qu'on lit dans un journal d'Alger. M. le colonel Géry est sorti le 21 d'octobre de Mascara, il a surpris 600 tentes des Benichangrans révoltés. M. le Maréchal Bugeaud, gouverneur-général, écrit du 28 d'octobre au ministre de la guerre, qu'il a rejoint les Douars des Culed-Krélifs, et des Beni-Meïda ; qu'il a attaqué l'ennemi qui a opposé une vive résistance. Mais il n'a pu à la fin soutenir l'impétuosité des troupes du Maréchal. Culbutés sur tous les points, ils ont pris la fuite, laissant environ 300 cadavres. La poursuite a duré pendant trois heures. Enfin les chevaux étant fatigués, il a fallu prendre du repos, et revenir sur le campement arabe pour recueillir les troupes restées en arrière. La même lettre ajoute : les deux chefs rebelles ont perdu tout ce qu'ils possédaient. Nos pertes ont été légères pour un succès de cette importance. Nous avons eu quinze chevaux tués et beaucoup de blessés, ainsi ces deux tribus qui avaient pris le plus de part à la révolte autour de Tyaret ont été sévèrement punies. Ce vigoureux et rapide coup de main joint au succès de M. le lieutenant-général Lamoricière sur les kabiles ne peut manquer d'exercer une grande et heureuse influence sur les affaires.

Nous nous contenterons de donner ici un extrait d'une lettre adressée au Rédacteur de l'*Ami de la Religion* par une personne d'un haut rang, qui fait voir que la religion seule est capable de fonder solidement l'empire français dans l'Algérie. Les arabes, dit l'auteur de la lettre, ne sont pas si sots, malgré leur barbarie, qu'ils ont bien vu que la religion n'était pour rien dans notre entreprise ; que c'était une affaire d'intérêt ; alors ils n'ont pu le souffrir parce qu'ils se considéraient comme une proie, et comme un pays de conquête, eux si fiers, et si indépendans. M. le gouverneur général, disait un jour à l'un de mes amis. Si l'on m'avait consulté avant d'entreprendre cette conquête, j'aurais dit : Ne venez pas ici, vous n'y aurez rien à gagner, il n'y fera pas bon pour vous ; mais puisque vous y êtes montrez que vous êtes les plus forts, et soyez-le en effet. Mais c'est là l'embaras. Car il serait, en vieux de faire le compte exact de ce que nous avons perdu en Afrique : cela doit passer cent mille hommes ; pour ce qui est de l'argent il est inutile de compter, c'est la moindre affaire des deux.

Pour remédier à tant de maux il faudrait rendre l'Algérie chrétienne. Comment y parvenir ? Il faudrait trois Evêchés pour un pays si étendu, et où trouver des prêtres et tout ce que reclame leur admirable mission ?

— Et puis l'Afrique serait chrétienne et la France impie ! quelle contradiction ! on y a établi des Trapistes, c'est pour un intérêt matériel, d'agriculture et de commerce. La pensée de Dieu, n'y est pour rien. Rappelons cette maxime de l'esprit saint : *justitia gentes elavat, miseris autem populos facil peccatum.*

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROMÉ.

— Plusieurs Israélites, parmi lesquels nous avons distingué une dame d'un âge mûr et d'une jeune personne de 22 ans, ont reçu le baptême, hier dimanche, à l'office du matin. Une vive émotion a constamment dominé les fidèles pendant cette touchante cérémonie, et des larmes abondantes ont coulé de tous les yeux quand M. l'abbé Ratisbonne a retracé le tableau des conversions édifiantes qui se multiplient d'une manière si admirable parmi les juifs aussi bien que parmi les protestants. Un esprit nouveau semble pousser la nation infidèle dans la voie du christianisme ; partout les juifs s'agitent pour se dégager du linceul qui les couvre depuis tant de siècles ; et quand les intérêts matériels ne les enchaînent point à la terre, ils tournent leurs pensées vers le ciel, et entendent la voix du Christ qui implore leur pardon et leur applique tous les trésors de la divine miséricorde. Presque chaque semaine nous pourrions signaler le retour de quelques uns de ces prodiges qui excitent à juste titre l'intérêt de tous les fidèles. *Univers.*

— Le 15 octobre dernier, ainsi que nous l'avons annoncé, le Pape est allé visiter la terre Castel Porziano, appartenant à une famille qui s'est élevée par le commerce et l'industrie, jusqu'à prendre rang parmi la noblesse romaine. Le baron Giazzioli avait invité pour cette circonstance si honorable et si heureuse pour lui, plusieurs cardinaux, quelques prélats, et d'autres personnages distingués de l'aristocratie romaine. L'arrivée du souverain Pon-

tife fut saluée par les vives acclamations d'une foule nombreuse accourue de tous les environs et par les symphonies d'une musique militaire. En descendant de voiture Sa Sainteté se rendit directement à la chapelle du château, où Mgr. l'archevêque de Porphyre donna la bénédiction du saint Sacrement. Après s'être reposé quelques moments dans une salle d'honneur, où tous les personnages invités furent admis à lui faire leur cour, le Pape donna sa bénédiction apostolique à la foule qui se pressait sous les fenêtres du château. Tous les apprêts d'une promenade sur mer avaient été faits avec un goût exquis et une rare magnificence. Une suite de pavillons liés entre eux par une jetée improvisée, recouverte de planches et de tapis, formant une espèce de môle, qui s'avancait dans la mer, offraient le coup-d'œil le plus animé et le plus varié. Une barque richement décorée et conduite par huit rameurs habillés de blanc, reçut le Saint-Père, qui, accompagné d'une multitude d'autres barques, assista durant le cours de cette promenade, au spectacle pittoresque d'une pêche singulièrement abondante. Les souvenirs historiques de la plus haute antiquité ajoutaient un puissant intérêt à cette promenade. On parcourait les rivages de l'ancienne Laurente. Une savante dissertation sur l'emplacement de cette antique cité, berceau des ancêtres de Rome, et plus tard séjour favori de quelques-uns de ses empereurs, fut présentée au Saint-Père, qui daigna en écouter la lecture et en témoigner sa satisfaction à l'auteur, M. le chanoine Raphaël Lenti. Après le dîner, le Pape, dont la présence et la souriante bonté avaient animé tous les joyeux incidents de cette belle journée, fut témoin d'une ascension d'aérostats, dernier épisode de toutes ces fêtes, et il reprit la route de Rome, où il arriva vers la fin du jour. Les cardinaux Mattei et Altieri accompagnèrent Sa Sainteté. *Ami de la Reli.*

FRANCE.

— On lit dans la *Gazette du Midi* :

« *Marseille*, 4 novembre. — Trois Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul sont parties aujourd'hui pour Alexandrie, où le service des écoles, de l'hôpital et des pauvres, se multipliant, nécessite ce nouvel appel. Trois autres Sœurs de la même communauté se sont également embarquées vendredi pour Constantinople. Parmi ces dernières, se trouvait une Polonoise qui s'est échappée de Wilna, où la persécution les retient inactives. On a fermé les hôpitaux et les écoles catholiques, et on retient les religieuses renfermées dans des maisons, sans leur permettre de quitter le pays. Cinq seulement, sur un millier de Sœurs répandues dans toute la Pologne, ont pu réussir à s'échapper. Celle-ci, appelée à Constantinople, va donner ses soins dans l'hospice de cette capitale, qui a été formé en faveur des Polonais indigents et malades. »

ANGLETERRE.

— On lit dans le *Journal des Débats* :

« Nous avons annoncé dernièrement qu'un des chefs de l'école théologique d'Oxford, le docteur Newman, s'était converti à la foi catholique romaine. Son exemple a été suivi par plusieurs ministres de l'Église anglicane entre autres par le docteur Oakeley, qui était aussi un des membres les plus influents de la nouvelle école. Une manifestation d'une nature assez mystérieuse, qui a eu lieu la semaine dernière dans une grande ville du nord de l'Angleterre, à Leeds, a encore excité les soupçons du parti protestant. A l'occasion de l'ouverture d'une nouvelle église, 260 ministres se sont réunis dans cette ville de toutes les parties du royaume, même les plus éloignées. La plupart passaient pour partager les doctrines qui ont reçu le nom du docteur Pusey ; tous ont assisté en surplus aux cérémonies de la consécration. L'église, qui a la forme d'une croix, devait recevoir le nom d'*église de Sainte-Croix* ; mais l'évêque s'y était opposé ; Les cérémonies ont duré sept jours, pendant lesquels le docteur Pusey a prêché plusieurs fois. Cette pompe inutile, et l'apparition du surplus après les querelles dont ce vêtement a été l'objet l'hiver dernier, ont causé un grand scandale chez les protestants. »

— Les journaux anglais annoncent que le jour de la Toussaint, M. Newman a reçu le sacrement de la confirmation, dans la chapelle du collège d'Oscott, des mains de M. le docteur Wiseman, évêque-coadjuteur du district central. M. Oakeley, M. Saint-John et M. Walker, qui ont passé dernièrement dans le sein de l'Église catholique romaine, ont aussi reçu la confirmation. *Ami de la Religion.*

ESPAGNE.

— Le 2 de ce mois on a fait l'ouverture de l'université de Madrid, et l'inauguration du nouveau système universitaire. L'ex-ministre Arrazola, doyen de la Faculté de droit, a prononcé à cette occasion un discours remarquable, principalement en ce qu'il recommande fortement aux professeurs le plus profond respect pour la morale et pour la religion. Entre autres passages dignes d'attention, nous devons signaler le suivant :

« Dans les dissensions politiques, l'homme modéré qui, avec le désir de la conciliation, se place entre les partis, est blessé à la fois par les traits meurtriers des deux camps opposés. Il y a quelque chose d'éminemment bienfaisant et divin qui, dans les révolutions, est le plus blessé et meurtri : c'est LA MORALE. Pendant cette période d'agitation universelle, d'actions d'éclat, d'excès inouis, il est arrivé ce qui forcément devait s'ensuivre. Atteint par les perturbateurs qui ont menacé de bouleverser le monde, le temple éternel de la morale s'est ébranlé jusque dans ses fondemens. Les sciences se sont développées, les armes ont eu leurs moments de gloire ; de vieux préjugés ont été extirpés. Mais, hélas ! à côté de ce cortège brillant, le scepticisme et le matérialisme, comme des géans, viennent se précipiter sur les sociétés modernes : mais ce géant est blessé au cœur, et les blessures du cœur son inguérissables. Messieurs ! empêchez tant de maux, voilà votretâche ! »

COLOGNE.

— Voici l'épithaphe qui sera placée sur le tombeau de l'Archevêque de Cologne, d'après le désir exprimé par l'illustre prélat dans un codicille cacheté qu'on a trouvé auprès de son lit : « Ci-gît la dépouille mortelle de l'Archevêque Clément-Auguste de Cologne, légat-né (*legatus natus*) du Saint-Siège romain, baron Droste de Vischering. Il naquit le 25 janvier 1773, et mourut le..... Priez pour sa pauvre âme. » *Univers.*

ALLEMAGNE.

— Après un court séjour dans l'Oberland Badois, Ronge est revenu à Ulm tandis que Dowiat retournerait directement à Dantzick. Ces voyages de propagande ont eu pour résultat quelques rares défections dans un petit nombre de communes badoises ; partout ailleurs de menaçantes manifestations des populations catholiques ont fait comprendre aux deux sectaires, qu'il eût été peu sûr pour eux de pousser plus loin leurs tentatives de réforme. Les mêmes dispositions se faisaient remarquer dans le royaume de Wurtemberg, et notamment dans la ville d'Elbaugon. *Univers.*

SILÉSIE.

— Le prince-évêque de Breslau va fulminer incessamment l'excommunication nominale, *lata sententia*, contre les apostats Theiner et Nitschki. Les feuilles protestantes de Silésie se plaisent à répandre les bruits les plus absurdes sur les vives inquiétudes que la situation de son diocèse inspirerait à l'illustre prélat. D'autres feuilles, au contraire, dévouées à la secte des Amis des Lumières, révoquent en doute ces prétendus embarras, et déclarent nettement que le mouvement rongien ne peut plus avoir de portée funeste à l'Église catholique, ayant pour apôtres des hommes évidemment *dénués d'esprit et de caractère*, et manquant de tout principe de cohésion intérieure, tandis que l'illuminisme protestant dispose d'une masse d'intelligences les plus distinguées. Elles en concluent avec beaucoup de raison que le rongisme n'a point d'autre chance de salut que celle de se fondre dans leur association.

On assure, à Berlin, que, dans le mois de février prochain, il y sera convoqué une assemblée générale de tous les Etats provinciaux de la monarchie, auxquels le Roi fera d'importantes propositions. Il est probable qu'il y sera question des conditions auxquelles le Roi pourrait se dessaisir du suprême pontificat de l'évangélisme en faveur des corporations synodales, avec lesquelles un certain nombre de membres laïques des communes auraient droit de voter sur les questions de foi et de discipline. C'est l'interprétation que l'opinion publique donne à quelques paroles échappées au Roi dans sa réponse au magistrat de Berlin. *Univers.*

ÉTATS-UNIS.

— Nous trouvons dans notre contemporain protestant, le *Churchman*, la lettre suivante qui, sous une apparence agréable, contient une condamnation de lui-même. C'est la narration d'une diaconesse Méthodiste. Quoique ce ne soit d'aucune utilité pour les Indiens, il est cependant plaisant de trouver que les agents de la société des missionnaires féminines se laissent entraîner par de semblables modèles de protestantisme de renoncement de soi-même.

« Lettre de M. Susanne Gary, de la mission de l'Orégon, au secrétaire correspondant de la société des missionnaires féminines de New-York. »

William Fleckalts, 24 juillet 1844.

Chère sœur Lane, — Je ne vous ai pas oubliée, ni votre chère famille, ou pour mieux dire les amis qui se sont montrés si bons envers moi à New-York. Nous avons eu une heureuse traversée d'Oahu, où j'ai laissé une lettre pour vous, à la rivière Colombie : notre vaisseau était fin voilier, et j'ai dormi bien mieux que je ne faisais dans la Lausanne, mais notre nourriture était pauvre et en petite quantité. Les magasins destinés pour nous à New-York, nous ont procuré un grand avantage, particulièrement en nous réservant de la corruption les viandes et les sardines. Je ne suis pas, sans cela, si j'eusse pu être à mon aise. Nous sommes arrivés au cbûtes de Wallamette le 1er juin. Nous fûmes sensiblement touchés des apparences de piété, et de probité de ceux qui composent la mission. Après avoir passé quelques jours chez le frère Abernethi, nous montâmes la rivière Wallamette, et nous passâmes cinq semaines en différentes places, mais la plus grande partie du temps chez le docteur Babcock et le frère Leslie. Nous attendions un camp meeting avant que de nous en retourner. J'ai été dans presque toutes les familles liées à la mission, et je suis heureuse de vous dire que je pense que toutes les femmes qui sont venues ici comme missionnaires, sont animées de l'esprit de leur divin maître, et le raffinement de politesse, d'affabilité avec lequel elles nous ont reçues, ont satisfait pleinement nos esprits fatigués, et je crois bien qu'elles pourraient faire l'ornement de toute société relevée. Elles sont aussi infatigables à bien faire et j'ai fait connaissance avec trois d'entr'elles qui sont venues ici encore filles, mais qui se sont mariées après être arrivées. Elles ont fait un bon mariage, et elles seront utiles, et je pense qu'elles le seront plus de cette sorte que si elles fussent demeurées filles. Elles ont été désappointées de n'être point employées à instruire les Indiens et elles pensent qu'elles ne seront pas d'une grande utilité dans la mission. Quelques jeunes messieurs très-respectables qui sont venus des montagnes, font voir de la religion ; quelques-uns se sont mariés religieusement, et les autres, je pense, attendent que leur tour arrive. *Catholic Register.*

— Nous lisons ce qui suit dans un des numéros d'octobre, de la *Revue d'Oxford et de Cambridge* :

« Oh ! combien nous paraît glorieux et solennellement beau, si nous jetons les yeux sur les siècles passés, le souvenir de l'Église anglicane dans le moyen-âge, lorsque les hommes unis ensemble par le lien saint et fédéral de

l'union catholique, rendaient leurs hommages à Dieu devant le même autel, et n'avaient tous qu'une seule et même foi. Heureux jours de vénération et de concorde ! lorsque le souvenir de l'amour de notre Rédempteur était placé comme montoir, le long des grands chemins et sur les petites routes pour exciter les sentiments de l'étranger à la religion, et engager le voyageur à prier : lorsque les chants du cœur et l'hymne des vèpres s'élevaient vers le ciel, soutenue par symphonie générale pour exalter la gloire du Très-Haut. Tel était l'âge d'or pour l'église et la religion : temps de paix dû à St. Augustin, pendant lequel, la haine et la persécution cessèrent leurs troubles pour un temps, et la société chrétienne put jouir du repos. Nous nous rappelons tous ce temps précieux où la foi nous était commune, comme ces airs de musique que nous avons entendus dans un songe agréable, après lequel notre mémoire cherche avec soin ce qu'elle ne peut se rappeler parfaitement, bénissant et chérissant toutefois l'image quelle nous présente aussi bien que si nous eussions réussi à en réunir toutes les proportions harmonieuses.

Catholic Register.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

M. Frs. Buteau est arrivé ce matin de Matane (en bas). Le 2 du courant, il a vu une barque à la voile, à la Pointe-aux-Pères, et trois autres vaisseaux au Bic.

Trois habitants de la Paroisse de St. Jean-Port-Joly ont péri de froid et de misère à l'Île-aux-Grues, à bord d'un bateau appartenant au capitaine Babin. Le propriétaire a été trouvé mort, ainsi que Joseph St. Jean et un nommé Chouinard ; leurs corps ont été portés au Cap St. Ignace, le 8 du courant.

Canadien.

Comité Général de Secours.—Extrait des minutes de la séance du 11 novembre.

1. Que le meilleur plan à adopter pour porter secours aux pauvres pendant l'hiver, serait d'accorder à chaque congrégation religieuse de cette ville, une somme d'argent proportionnée au nombre de ses pauvres, et de lui en laisser le soin de la distribution.

2. Que l'argent devrait être donné aux pasteurs respectifs des différentes congrégations, pour être distribué par eux, avec l'aide d'un comité ou bureau de charité nommé dans chaque congrégation et sujets aux règles suivantes :

10. Qu'une liste de tous les pauvres auxquels il sera donné des secours, devra être tenue et transmise au comité de Distribution, ainsi qu'un état du montant des secours accordés à chaque pauvre.
20. Qu'il ne sera accordé de secours qu'aux pauvres victimes des incendies du 28 mai et 28 juin.
30. Que toutes personnes de mauvaise conduite n'auront pas droit à la participation aux secours, excepté dans les cas de maladie ou d'un besoin extrême.

30. Qu'il ne sera pas accordé de secours aux personnes qui ont de l'emploi ou qui peuvent en obtenir, à moins qu'il ne soit clairement démontré que leur gain est insuffisant pour leur procurer les moyens nécessaires de subsistance.

40. Que l'argent sera appliqué seulement au secours de personnes actuellement dans la détresse, telles que les veuves, les infirmes, les familles dont les chefs sont impotents, incapables de travailler, ou sans emploi.

En exécution du premier règlement de ce rapport, la distribution suivante d'argent a eu lieu.

Au curé de Québec.	£500
Au curé de St. Roch.	500
Au rvd. M. McMahon.	250.
A l'Eglise d'Angleterre.	250.
A l'Eglise d'Ecosse.	150.
Aux méthodistes.	50.
A la chapelle St. Jean.	30.
Aux Congrégationalistes.	10.
	£1740

Les messieurs qui suivent composent ce comité :

Les révérends M. Baillargeon, docteur Cook, George MacKie, G. Chatterton, Z. Charest, J. Squire, J. Clugston, B. O'Reilly ; l'hon. A. W. Cochran, MM. J. Hale, H. Jessopp, G. B. Faribault, F. X. Paradis, P. Gingras, E. J. DeBlois, A. H. Mountain, J. P. O'Meara et le schérif Sewell.

Journal de Québec.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

A VENDRE,

LE PETIT ABRÉGÉE DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivie de Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique.—Prix, 5 shillings la douzaine ; 6 deniers en détail.—S'adresser au Bureau des MÉLANGES ou à l'ÉVÊCHÉ.

LIVRES

ECCLÉSIASTIQUES, DE PIÉTÉ, D'ÉCOLE,

ETC. ETC. ETC.

LES Soussignés offrent en vente un ASSORTIMENT limité de LIVRES

ECCLÉSIASTIQUES, et de PIÉTÉ, CATHOLIQUES, en FRANÇAIS et en ANGLAIS, le tout à des prix très-modérés. Ils prennent aussi la liberté d'inviter respectueusement MM. les Curés et les Commissaires d'Écoles, à voir leur collection de PAPETERIE, LIVRES D'ÉDUCATION, en ANGLAIS, publiés avec l'approbation des Supérieurs Ecclésiastiques et de M. le Surintendant de l'éducation, etc., etc.

ARMOUR & RAMSAY.

LES mêmes Messieurs recevront et enverront chaque mois en Europe tout ordre qui leur serait confié pour LIVRES, lesquels leur arriveraient au print temps, et par le moyen de leurs agents à Londres, à Paris et à Bruxelles, ils exécuteront ces ordres avec promptitude et à des prix modérés.

ARMOUR & RAMSAY.

A VENDRE,

- LES ŒUVRES DE BENOIT XIV. 7 vol. in-folio.
- DICTIONNAIRE DE PONTAS. 3 vol. in-folio.
- MATHÉMATIQUES DE BEZAUT. 4 vol. in-8.
- HISTOIRE DU BAS-EMPIRE. 24 vol. in-12.
- GÉNIE DU CHRISTIANISME, par CHATEAUBRIAND.
- ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par CHATEAUBRIAND.

—DEPLUS—

Un bon nombre d'autres ouvrages bons pour MM. les Ecclésiastiques.—Pour plus amples informations s'adresser à MESSIEUR PLAMONDON à l'Évêché.

A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix : £1 la grosse ; 2 schellings la douzaine.
7 Novembre 1845.

LIVRES

A L'USAGE DES ÉCOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES, A CINQ PAR CENT.

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3, }
6 novembre 1845. }

ORNEMENTS D'ÉGLISE.

ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne un ASSORTIMENT TRÈS VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

Agent pour ornemens et objets d'Église.

Montréal, 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLETE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

—A VENDRE.—

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits, UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

avec croix sur fond d'argent bruni, (luisant), broché en or, relevé et tout

- 2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto
- ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto
- UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto
- CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto

LA CROIX, portée, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une gloire or et argent.

LE CHAPERON, porté, un CŒUR DE MARIE or et argent

N. B.—Un fil de CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassau St.

New-York

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A. MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISSES. (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
 A. QUÉBEC MM. J. ET O. CRÉNAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
 A. NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ÉCHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.

SATINS DE DIVERSES COULEURS.

DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.

ORFÈVRES DE DALMATIQUES

CHAPES.

DE PLUS

CRŌIX DE CHASUBLES ASSORTIES.

ÉTOILES PASTORALES

SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.

BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.

GRANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.

FRANGES ET GALONS OR FIN

OR MI-FIN,

SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.

New-York.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue Ste. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

—ET—

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

—Aussi—

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

V. BRASSART,

PROFESSEUR DE CLARINETTE,
 ÈLÈVE DU CÉLÈBRE STRADIO.

Ex-Professeur du Prince de Chimay, en Belgique.

RECEMMENT arrivé en cette ville, à l'honneur d'informer les amateurs de la MUSIQUE VOCALE ET INSTRUMENTALE qu'il est prêt à faire des ÈLÈVES, soit pour la Musique Vocale, pour la Clarinette ou pour former des BANDES MUSICALES. Il ira donner des leçons à domicile. S'adresser, rue St. Constant, No. 150, faubourg St. Laurent, maison de M. JOURN RAFFET, 4ème. porte en montant la rue.

11 novembre 1845.

PROSPECTUS.

DE LA

PUBLICATION D'UNE NOUVELLE

CARTE GÉOGRAPHIQUE

DU

CANADA

ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c

PAR

JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant :

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve et de l'Isle du Prince Édouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Oregon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses, les Villages et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucune doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY

Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procureront dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LERNOUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re insertion, 2s. 6d.
 Chaque insertion subséquente, 7½d.
 Dix lignes et au-dessous, 1re insertion, 3s. 1d.
 Chaque insertion subséquente, 10d.
 Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne, 4d.
 Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÉTRE.